

# Pour Sama ou la résistance d'Alep racontée à ma fille

PAR THÉRÈSE-MARIE DEFFONTAINES, JOURNALISTE

*Pour Sama*, de Waad Al-Kateab et Edward Watts, CŒil d'or du meilleur documentaire<sup>1</sup> au Festival de Cannes, 2019. *Pour Sama* est une lettre adressée à sa fille par Waad Al-Kateab, journaliste syrienne engagée dans le combat contre le régime Assad. Sama est née en 2015 à Alep-Est, poche de résistance tenue par l'Armée syrienne libre, ASL. C'est là, dans une ville en guerre, qu'elle va vivre sa première année, entourée de son père, le Dr Hamza Khatib, responsable d'un hôpital clandestin, et de sa mère, Waad, qui ne lâche jamais sa caméra. Par cette lettre filmée, Waad tente d'expliquer à Sama – et à nous autres spectateurs – pourquoi ses parents ont pris la décision de vivre, et de faire vivre à leur fille, l'enfer du siège d'Alep. La culpabilité d'avoir mis au monde un enfant dans ce chaos traverse le film de bout en bout, mais ce n'est pas son seul motif. *Pour Sama* est le fruit d'une immersion dans le quotidien d'une zone rebelle pilonnée par les frappes de l'armée régulière syrienne et les bombardements des forces aériennes russes, quand la population solidaire s'organise pour vivre malgré tout. Jusqu'à la reddition et le départ forcé en exil en décembre 2016. Le témoignage irremplaçable d'une femme qui aime sa ville et qui la voit se désintégrer.

Waad filme tout, tout le temps, quoi qu'il arrive. Elle filme sa fille, son mari, leurs amis, les enfants d'Alep. Les immeubles, les rues, le ciel, les avions, les bombes, les explosions, les bâtiments pulvérisés. L'hôpital, et en premier lieu Hamza qui le dirige, mais aussi toute l'équipe de volontaires qui assure son fonctionnement. L'absence criante de moyens et le courage du personnel, son engagement total. La course des familles pour amener leurs blessés aux urgences après chaque attaque aérienne. Le sang partout dans la salle de

triage, les premiers soins aux victimes, et les morts qu'on dépose par terre, à côté, parce que le temps manque déjà pour s'occuper des vivants<sup>2</sup>. L'angoisse des enfants, la détresse des mères et le deuil impossible. La colère et l'impuissance face à la violence aveugle. Et la pénurie qui s'installe, plus d'eau, plus de nourriture, l'électricité qui flanche. La caméra se pose aussi dans les espaces de vie privée, salons, cuisines, chambres, jardins... Là où l'on continue vaille que vaille de cultiver l'humour, l'amour, l'amitié, le partage. Tout ce qui donne force et courage, et l'envie de vivre et de veiller sur les autres.

La lettre ne se limite pas au présent; elle remonte le fil du temps, bien avant la naissance de Sama, jusqu'aux années d'études de Waad à Alep. À 18 ans, son père s'opposant farouchement à son choix du journalisme – un métier impossible à exercer en Syrie, bien trop dangereux –, elle accepte de s'inscrire en économie et marketing, à condition que ce soit à la prestigieuse université d'Alep. Avec ses amis étudiants, au nombre desquels figure Hamza en dernière année de médecine, la jeune femme participe aux premières manifestations contre le président Bachar. Mais les médias font silence sur le mouvement des «Étudiants libres de l'université révolutionnaire d'Alep». Indignée, Waad commence à filmer les activistes avec son téléphone portable (par la suite, après une formation en Turquie, elle se procure une caméra et abandonne définitivement l'économie pour le cinéma). De ces images, elle tire un documentaire, *La Seconde Citadelle d'Alep*.

*Pour Sama* reprend des séquences tournées pour ce premier film. On y voit le bonheur de la prise de parole, l'enthousiasme

de la population criant sa volonté de renverser le dictateur, la foi inébranlable dans le changement et l'avènement d'une société de liberté et de justice. Ces scènes occultées par le régime, mais inoubliables pour ceux qui les ont vécues, témoignent d'un temps de «révolution heureuse» où la conviction qu'ils allaient réussir à balayer le clan Assad électrisait les Aleppins.

Le documentaire navigue ainsi entre présent et passé sans souci de la chronologie. La narration se développe par allers et retours incessants entre l'époque de la révolte étudiante, le chaos de la ville assiégée, la naissance de Sama, la découverte macabre de corps d'opposants jetés dans le fleuve, la destruction de l'hôpital et la création de toutes pièces d'une nouvelle structure médicale dans un lieu inconnu (et qui doit le rester pour ne pas être la cible des bombardements), le mariage de Waad et Hamza, les rares moments d'intimité dans la maison qu'ils ont habitée quelque temps ou dans la chambre où il leur a fallu se replier à l'hôpital, la traversée nocturne de la ligne de front pour rentrer à Alep après une brève échappée pour se rendre au chevet d'un parent malade... Loin d'être une faiblesse, ce montage en zigzags temporels et une narration complexe qui mixe le privé et le public, l'intime et le politique, les débuts de l'amour et l'apprentissage de l'action militante, la responsabilité parentale et la volonté d'informer, font la force du film. Ainsi s'enchaînent les joies – le sourire de Sama, la splendeur des bougainvilliers en fleurs, les rires partagés avec Afraa et Salem, les plus grands amis de Waad et Hamza, le surgissement d'un kaki alors qu'on ne trouve plus de fruits depuis des jours et des jours, une bataille de boules de neige – et les drames – les explosions, la souffrance et la mort à l'hôpital, le chagrin des enfants, l'anéantissement de la ville. Les moments de grâce saisis au vol rendent «supportables» les images du chaos guerrier.

De 2012 à fin 2016, Waad Al-Kateab filme de façon systématique le soulèvement d'Alep, pour qu'il ne disparaîsse pas de la conscience du monde. Elle réussit à faire passer des reportages hors de Syrie – certains sont diffusés par la chaîne britannique Channel Four. Elle alimente également une page sur les réseaux sociaux – ses communiqués sont lus et partagés par des millions de suiveurs. De son côté, le Dr Hamza Khatib intervient sur les chaînes internationales d'information – on le voit témoignant à visage découvert pour un média occidental, en direct via Skype. Mais les informations fournies par ces témoins exceptionnels ne suffisent pas à empêcher la mort programmée de la résistance. «Nous ne pensions pas que le reste du monde permettrait ça», commente sobrement la réalisatrice.

Quand tout est fini – Alep-Est est tombée et le régime s'est débarrassé de ses habitants, morts ou exilés –, Waad Al-Kateab se lance dans la recherche de partenaires pour extraire un film de ses cinq cents heures de rushes. Channel Four entre dans la production et le documentariste britannique Edward Watts rejoint le projet au titre de co-réalisateur. C'est alors que se précise la construction du récit par rapprochement de scènes antinomiques – la tendresse et les rires alternant avec la douleur et l'effroi, parce qu'au cœur du pire désastre, il

reste de la place pour la douceur et le plaisir de passer un moment auprès de ceux qu'on aime. Montrer l'horreur de la guerre sans faire du spectateur un voyeur, donner à voir des scènes bouleversantes sans tomber dans le pathos, voilà le parti pris pour le montage.

Jeune mère remplie d'amour et de crainte pour sa fille, Waad pose sur les enfants un regard sensible et affûté. On se souviendra de sa façon de filmer leurs peurs et leurs chagrins. Ainsi Naya, 4 ou 5 ans, qui demande à son père de lui raconter «l'histoire du garçon à la maison cassée». Ou son frère Zaïm, 10-11 ans, qui veut «être architecte et rebâtir Alep». Pour l'instant, Zaïm vient d'être «abandonné» par un ami dont la famille a quitté la ville afin d'aller se mettre à l'abri. Sa peine est profonde. Il avoue dans un souffle: «ceux qui sont partis nous manquent»; et il ajoute: «il y a des gens qui restent mais ils se font tuer les uns après les autres». On n'oubliera pas non plus Afraa, en charge d'une école pour les enfants des quartiers rebelles abandonnés à leur sort. Afraa réunit les parents d'élèves pour anticiper ensemble le moment où les enfants vont souffrir de la faim. Afraa, dont la maison est toujours ouverte aux amis, ne manque pas une occasion de rire et de faire rire ses proches. Magnifique personnage à la présence irradiante, elle est de ceux pour qui l'issue heureuse du combat est une évidence, au point que cette rieuse invétérée ne cessera plus de pleurer quand les Nations unies auront transmis à Hamza le message des Russes exigeant le départ des derniers Aleppins de la zone rebelle.

*Pour Sama* est une ode à la vie, car «il n'y a pas de plus bel acte de résistance que de rester vivant». Une ode au cinéma aussi: pour les opposants, la simple présence d'une caméra est la promesse qu'un jour prochain, le monde saura ce que le régime a voulu cacher, ce que la majorité des humains a préféré ne pas voir. Et c'est un témoignage pour l'histoire, une pièce à verser à la justice quand viendra le temps des poursuites contre les auteurs des crimes atroces commis à Alep. Les rebelles aleppins ont perdu la bataille, mais aujourd'hui ce film offre aux citoyens du monde la chance de découvrir leur combat. \*

<sup>1</sup> Cette récompense, créée par la Scam, a été attribuée en 2019 – ex aequo avec *La Cordillère des songes*, de Patricio Guzman – à *Pour Sama*, sorti en salles le 9 octobre, en France.

<sup>2</sup> Durant les vingt derniers jours du siège, l'hôpital a reçu plus de 6000 blessés et pratiqué 890 opérations.



ITN Productions 2019